

170, BOULEVARD DU MONTPARNASSE

75014 PARIS - FRANCE

TÉL 325-36-74

C. C. P. 1248-74 PARIS

D 272 BRESIL: ASSEMBLEE DES CHEFS INDIENS

Sur l'initiative des indiens et dans le cadre du Conseil indigéniste missionnaire, s'est tenue, du 8 au 14 mai 1975, la 2e Assemblée de chefs indiens à la Mission Cururu, dans le sud-ouest de l'Etat du Pará.

La tribu invitante était celle des Munduruku. Une soixantaine de caciques y participaient, représentant les tribus Munduruku, Tiriyó, Kaxuyana, Irantxe, Bororo, Xavante, Xerente, Tapirapé, Apiaká, Nambikwára, Kayabi, implantées dans les Etats du Pará, Mato Grosso, Goiás et Amapá.

Le problème culturel des indiens de la forêt tropicale est à rapprocher de celui des "caboclos" (cf DIAL D 142: portraits des gens du peuple en Amazonie), et des "colons" (cf DIAL D 209 la vie quotidienne des colons en Amazonie du sud). La question de la propriété de la terre est sous-jacente à tous les conflits pouvant exister dans ces régions (cf DIAL D 191: le débat sur la mise en valeur de l'Amazonie).

Les témoignages ci-dessous, reproduits littéralement, s'inscrivent dans la perspective du renouveau de l'indianité sur le continent latino-américain (cf DIAL D 154, 186, 195, 196, 218, 233 et 238).

Note DIAL

DECLARATIONS DES CHEFS INDIENS

(compte-rendu de la journée de travail tenue en dehors de la présence des blancs.)

Txibáibou (Bororo)

On a été invité par les Munduruku pour étudier nos problèmes et la façon d'améliorer la situation. Aujourd'hui, on va dire ce qu'on a dit hier. Parler bien, parler mal? Parler vrai. Ce qui compte c'est la bonne volonté.

Sampré (Xerente)

Je vais dire au-revoir aux amis et à la réunion. Je suis venu bien disposé. Je suis pas venu pour recevoir quelque chose. Le voyage en avion seulement. On a besoin d'une force d'union pour résoudre nos problèmes. On a du mal. Mon chef est Baioque. J'ai demandé à mes frères Munduruku de pas faiblir et rester unis. J'ai demandé à Dieu de pas nous

décourager quand on souffre. J'ai vraiment envie de retourner au village Funil. Je vais me mettre au travail et demander aux autres de faire effort. Notre souffrance a commencé avec le premier bateau qui a arrivé au Brésil. Au village Funil, il y a des terres cadastrées. Le prêtre est pas accepté. Il y a une religieuse. Que Dieu nous bénisse en faisant venir la mission pour résoudre le problème de la terre.

Warú (Munduruku)

Nous sommes tous unis, les indiens Munduruku, Xavante, tous les collègues. Quand ils retourneront chez eux, ils vont se rappeler. Nous leur souhaitons beaucoup de bien. Les missionnaires sont venus nous aider à améliorer, la même chose pour vous. Nos ancêtres étaient des guerriers, ils ont pris les terres avec beaucoup de mal, vraiment beaucoup. Les Munduruku encerclaient le bateau, là sur la colline de Santarém (1). Des milliers, des milliers d'indiens lançaient des flèches. Le bateau reculait. Des guerriers Munduruku partout. C'est mes grands parents qui racontaient. Aujourd'hui on est dispersé. Ici, à la campagne (2), village Karakupi. Dans ce temps-là on connaissait la pierre à tapioca. Dans ce temps-là on se servait pas de farine de manioc. Faut du temps pour chauffer la pierre. On cuisait les galettes dessus.

Hakái (Munduruku)

Ecole. On a de l'avance: deux enfants à l'école. Ils savent lire et écrire. Une fille bien avancée. Moi, j'ai pas bien appris, ça fait que je peux guère aider. Ça serait mieux si j'avais appris.

Yotobimainbé (Munduruku)

Parler un petit peu dernier jour. Moi hésiter, nous venus de loin. Maintenant j'ai connu missionnaires. Nous deux, moi et Chico, envoyer gens pour aider, être sûrs pour nos terres. J'ai demandé gens d'ici, aider comme ça, ça va. Tout seul, non. Arc, flèche, c'est tout à nous. Sac fabriqué avec palmes qu'on faisait autrefois pour attraper poisson. Tout pêcher: femme, enfant. Après arriver, appeler pour manger. Après, boire chibé (3), boire quelque chose. Maintenant dernier jour, on s'en va demain. Camarade regretter vraiment.

Yupareipo (Kayabí)

Frère a envoyé appeler nous. Moi parler nous rester ici dans terre, dans forêt. Civilisé habiter campagne. Nous maintenant tenir bon terre à nous. Pour ça FUNAI aide pas beaucoup nous (4). Blanc pas pouvoir entrer dans terre. Le chef des péons (5) parti. Plus revenir. Les gens à lui rester sans rien faire. Terre à nous est bonne. FUNAI garantir terre à nous, prêtre aide comme ça. Beaucoup terre cultivée, donne nourriture pour enfants. On a bonne santé. D'abord, on a pas infirmière. On dit que blanc vouloir prendre terre. Y arriver de toute façon. Maintenant on commence rassembler troupeau pour communauté.

(1) La ville de Santarém est aujourd'hui située au confluent de l'Amazone et du Tapajós (N.d.T.)

(2) Par opposition à la forêt comme lieu d'habitation (N.d.T.)

(3) Chibé ou xibé: boisson rafraichissante faite avec de l'eau, de la farine de manioc, du sucre ou du miel, parfois de l'alcool (N.d.T.)

(4) Fondation nationale de l'indien, gouvernementale (N.d.T.)

(5) journalier, travailleur agricole très pauvre (N.d.T.)

Piry (Apiaká)

Nous sommes réunis, nous parents, amis, missionnaires pour rester toujours ensemble. On peut pas rester ensemble. Chacun doit travailler chez lui. J'ai dit: cultures à planter trois fois à la même place, après planter de l'herbe pour le bétail. On a de la canne à sucre, mais pas encore de matériel pour faire le miel. On sait faire du sucre roux.

Yananxi (Irantxe)

Nous venons de très loin; Nous avons fait des rencontres avec des amis. Nous sommes venus pour connaître les problèmes des autres indiens, qui ont des problèmes de terre. Nous sommes venus, et nous avons vu qu'il y a des problèmes de terre à cause de l'homme blanc. Pour certains, il y en a pas beaucoup. Pour d'autres indiens, nous avons vu qu'ils avaient beaucoup de problèmes. Nous sommes venus pour connaître les problèmes des autres. J'ai parlé avec vous, avec mes amis, pour avoir plus de garanties dans la zone. Avoir des décrets pour la terre. Alors on a des garanties. La mission aide l'école pour empêcher les blancs d'envahir la terre. Nous avons droit à la zone. S'il y a pas de zone, on a pas de quoi donner à manger aux enfants. Apprendre à bien penser à l'avenir. C'est nous qui avons droit, pas les gens blancs. Les gens blancs sont là-bas, loin. Le prêtre aide à pas laisser envahir la zone de l'indien. Je suis très satisfait de pouvoir résoudre mes problèmes.

Axikaruçaná (Nambikwára)

Collègues, pas des animaux. Ici tout marche bien. Nous, on a rien. On veut deux prêtres, deux soeurs. Ecole. Nous, on veut faire une route. Moi penser: je trouve que prêtres et soeurs nous aiment pas. Le garçon, mon grand, travailler dans mon manioc. Frère nous aime pas. Allons à Utiariti, médicament nous guérir. Maintenant, pour la terre, prêtre parler propriétaire. Ici y a de la place. Penser qu'on était des animaux, non, mais quelqu'un. Blanc aussi quelqu'un. Indien nouveau. Un couple. Tito suivre. S'enfuir (6). Toi menacé par revolver. Enlever habits, abandonner arme. Cochon sauvage on peut chasser avec arme. Indien sans habits. Fritz veut pas ne donner. Jeter les habits, brûler. Maintenant nous bien connaître tous les indiens, pas seulement vous. Maintenant, tous. Changer? Du bétail, on a assez. C'est tout pour mon histoire.

Nasau (Tiriyó - traduit par l'indien Kaxuyána)

Expliquer ce que chef a dit hier. Pour la terre, le chef d'abord savoir le nom; combien le chef a; si on obéit; si on pratique le puxirum (7) pour défricher plus facilement; si tout va bien. Il est chef uniquement pour donner des conseils, pas pour chercher querelle, pas pour désirer femme de l'autre. Chez lui chef existe. Il donne conseils. Il fait que gouverner les gens. Notre mission est pas très bonne: la campagne pas très bonne pour planter. Forêt bonne! Si c'était seulement voyage par terre et pirogue, il aimerait inviter les chefs d'ici. Mais nous, on a pas bateau à moteur, pas avion. Nos ancêtres avaient rien:

(6) Témoignage faisant allusion à un conflit du travail entre indiens de sa tribu et des blancs qui les avaient exploités: un blanc avait été tué (N.d.T.)

(7) ou "mutirão", travail gratuit au profit d'un seul ou de la collectivité (N.d.T.)

outils, hache. Seulement se battre, mal parler des autres. Maintenant, il comprend un peu. Jésus-Christ est mort pour nos péchés.

Musóku (Kaxuyána)

J'ai parlé un petit peu du travail. Il y a pas de châtaigne. Uniquement la chasse, la plantation pour la mission. Elle paie. Les machines sont pas encore toutes installées. Tout le monde sait lire un peu. Ils comprennent l'argent. Frère Bento a montré. Maintenant connaître. Là, pas de marchand ambulant. Notre terre est encore libre. Le blanc va pas par là. Je sais pas comment ça sera plus tard.

Txuãeri (Tapirapé)

J'ai venu place du chef. Je parle pas bien, j'arrive à me faire comprendre un peu. Au village, y a rien. Rien que nous. On a un peu de vaches, rien que ça. Le chef parle de faire grand défrichage. Acheter tracteur. Là riz bien vendu. Ancien a pas de hache. Abattre grand jatoba, brûler racine pour sécher arbre et abattre. Le prêtre qui va au village apporte sel, mélasse, habits on jette. Maintenant on met des habits. Il y a rien, pas de prêtre. Religieuse seulement, pauvre comme nous. Elle aide avec médicaments. FUNAI aide un peu pour envoyer à l'hôpital.

Tauhé (Munduruku)

Chers pères, hier Saurétian a parlé de son village. Il dit qu'il ignorait la réunion. Il vient faire affaire, il vient de loin. Il a arrivé ici, il a rencontré nos amis, nos collègues. Il est content. Il a venu avec un grand désir de les voir. Mais il y a une chose qu'il a dit: il aime pas celui qui boit, parce que lui boit pas. Son père à lui était aussi tuxána. Moi aussi j'ai parlé de mon village. Je vis bien. Comme je suis chef de plantation, tout vient: manioc, riz, patates douces, ananas. Elevage, seulement des cochons. Vingt têtes on a là-bas. Je lui apprends pour voir s'il fait des progrès. Je sais pas beaucoup, c'est-à-dire que la lecture je sais. J'ai grandi ici. Je suis pas né ici, mais dans une autre hutte. J'ai été baptisé 1917. C'est tout ce que j'ai dit.

Manhuari (Munduruku)

Bien, mes chers auditeurs (8), c'est Hugo Hakáí qui a parlé du village Pratati. Dans ce village il vit bien. Mais il manque quelqu'un pour apprendre à lire et à écrire, parce qu'il y a pas de garçon et de fille qui sait lire. Lui sait pas non plus. Il va voir s'il trouve quelqu'un. Il veut pas un blanc, comme moi aussi, il accepte pas le blanc. Nous, on accepte pas. C'est nous qui doit travailler. Maintenant, parler de ma part, sur les affaires de notre petit village. Là, je suis le maître de là. J'ai né dans ce fleuve, j'ai été là justement pour ouvrir l'endroit (9). J'ai travaillé l'endroit depuis 1961. La vie, la santé. J'ai un fils qui travaille pour moi. Il travaille beaucoup et très bien. Celle qui enseigne, c'est ma fille. Nous avons pas de livre, pas de cahier, rien. Ma fille a des livres. Elle enseigne ça fait trois semaines. Nous,

(8) Expression très certainement héritée du transistor (N.d.T.)

(9) Phrase extrêmement significative 1) de l'importance du fleuve (né "dans le fleuve" et non pas "dans la région");

2) du travail de défrichage de la forêt ("ouvrir" à la hache et à la pioche) (N.d.T.)

on veut de l'aide par des livres, des catéchismes. Aide d'un instituteur. Je suis bien. L'année passée j'ai pas beaucoup travaillé. On a défriché un champ de 120 mètres carrés. On a besoin d'avoir au moins une tête de bétail. Voici Chico, grâce aux pères franciscains. Moi aller, je vais acheter ça. C'est mes enfants qui vont acheter, mes petits-enfants, mes arrières petits-enfants. Excusez-moi si j'ai mal parlé.

Krixí (Munduruku)

J'ai été travailler. J'ai ramassé beaucoup de châtaigne. Là, le serpent a mordu la femme. J'ai tout laissé là-bas. On va travailler loin. J'ai tout laissé, la châtaigne est resté là-bas. Alors arriver ici à la mission. Ça été très bon. La soeur a soigné la femme, deux mois. Les prêtres sont très bons avec nous. Je suis pas très content à cause que la femme est malade. Je suis content des missionnaires, aussi les gens qui sont venus de loin. Voilà ce que j'ai dit. Je sais pas si j'ai bien parlé.

Datxê (Munduruku)

J'ai venu ici connaître les amis, les indiens, tous les gens qui sont tous unis. Me voilà, j'ai arrivé à moitié malade. Me voilà, mais je peux pas bien travailler. La soeur me soigne. J'ai un élevage de cochons. Qui va donner à manger à eux? Un bon troupeau, rien que des cochons.

Krixí (Munduruku)

J'ai venu ici pour assister à la réunion. J'ai été invité, j'ai venu de loin. Je suis très content. J'ai pas beaucoup parlé, mais bien. J'ai parlé argot: j'espère que tout le monde est content de moi. J'ai parlé sur la maladie de la femme. Elle est malade. J'ai venu pour soigner la femme. Je suis très content de tous ceux qui sont là. C'est ça que j'ai dit hier.

Kabuibé (Munduruku)

J'ai venu pour connaître. Je savais pas, j'ai pas compris. J'aime beaucoup. Je suis pas très content: la femme est malade. La soeur est bonne: elle va soigner tout de suite. Autre chose que mon village a besoin: il y a beaucoup de gosses. J'ai deux garçons qui peuvent enseigner les gamins. Là-bas, il y a pas beaucoup de nourriture. C'est loin du fleuve: pas le temps de pêcher. Je rentre des champs: j'y vais tard et je rentre le soir. J'ai besoin de bêtes. Si la soeur me donne un cochon, j'accepte.

Sareabui (Munduruku)

J'ai parlé de la santé. J'ai répondu à l'invitation des chefs d'ici. J'ai été très content de voir les prêtres, les soeurs, tous les indiens, tous le même sang. Je suis pas très satisfait: la femme est malade. J'ai besoin de médicaments pour le village dans certains cas.

Ikupí (Munduruku)

J'ai parlé des choses anciennes, instruments anciens. Personne laiss-

ser musique ancienne. Personne mépriser ça. Travailler avec casseroles en terre. Aujourd'hui, beaucoup savent pas faire. Hamac, même chose. Ma belle-mère sait faire. Tapakurá sait faire. Nous échanger avec mission et nous donner hamac.

Hakái (Munduruku)

J'ai venu connaître camarade indien, connaître missionnaires. D'abord les anciens pas abandonné parecéi (10). Eux pas laissé flûte. Je vais continuer. Je sais jouer parecéi. Je sais jouer avec morceau de bois. Je continue jouer, danser. Les instruments à moi, c'est trois morceaux de bois. La femme peut pas voir.

Sílvio (Munduruku)

Parler. Nous allons arrêter de boire la gnôle. C'est mauvais pour nous boire autant. J'ai pas né ici. Maintenant je travaille à la mission. Je scie du bois. Les prêtres sont bons. Je veux pas que les prêtres et les soeurs partent d'ici.

Burum (Munduruku)

Hier j'ai dit, j'ai parlé des gens. Nous allons vivre en paix. Il y a beaucoup de gens qui boit trop, qui se bat. J'aime pas les bagarres, ça fait beaucoup de bruit.

Datiê (Munduruku)

Nous allons délimiter, défendre notre terre. Les anciens ils étaient forts, ils laissaient pas entrer les blancs. Les ancêtres, les grands-parents racontaient. Les ancêtres étaient guerriers. Maintenant, arrêter de tuer les indiens. Nous aujourd'hui on est unis. Ce qui manque, c'est l'élevage. Un couple de cochons, les prêtres peuvent trouver. Pas de garçon pour pêcher. Quand on va travailler, qu'on revient, faut aller pêcher. On a pas de garçon. Il est déjà mort. Des filles, j'en ai trois. Elles ont pas de maris. Le garçon plus petit sait pas encore pêcher.

Wayrotsú (Xavante)

Vous savez ce que j'ai dit hier au groupe. Question terre, la route doit pas provoquer de confusion dans la nouvelle zone. Si j'ai dit quelque chose hier, c'est que vous voulez savoir: le statut des indiens (11). C'est écrit là: crime contre indiens. Nous, on vit pas seulement un jour. Vivre demain. Vous pouvez raconter aux enfants sur le progrès. J'ai parlé sur la culture des indiens. Les blancs peuvent pas nous accuser. Ils peuvent pas jouer avec la culture. Si un blanc offre de la gnôle, il a le droit de rester en prison parce que ça fait du mal, c'est mauvais pour les indiens. Si il abuse des femmes, il peut rester en prison. Vous pouvez pas lire le journal, c'est pour ça que je vais vous raconter. Ce qui est important, c'est notre vie, nos coutumes. On peut pas abandonner nos choses pour prendre les choses des blancs. Nous, on a tout. Pas perdre. Rappeler pour pas perdre nos coutumes. Sinon la ruine vient. Fini avec l'indien. Parce que notre vie est comme ça, parce qu'on ne peut pas vivre au milieu des blancs, on a besoin de terre, un morceau de terre, pas tout, rien qu'un morceau. On a demandé aide au président de la FUNAI

(10) flûte indienne (N.d.T.)

D 272-6 (11) Sur le statut des indiens, cf DIAL D 164 (N.d.T.)

pour avoir la terre. On attend que ça sorte. Ça fait tellement d'années. Notre vie est courte. J'ai déjà entendu tellement parler, j'ai entendu dire que c'était pour la fin du mois. Nous allons voir. Si ça sort pas, on va à Brasília. Le journal dit: la patience de l'indien est courte.

Muitok (Munduruku)

J'ai venu avec la femme malade, très malade. Les soeurs, très bon. Elles ont donné un traitement. Ça été mieux. Je veux des médicaments pour la femme. Les soeurs ont donné. Ça été mieux.

Krixi (Munduruku)

J'ai venu pour faire connaissance avec nos parents ici. Bien disposé pour la rencontre avec nos collègues venus de loin. Je travaille pour aider la mission et la mission nous aide. Depuis petit, je travaille dans la mission avec les pères franciscains. Je sais pas parler portugais. C'est la femme qui me donne les explications. Elle, élevée au couvent des soeurs. Elle a étudié, elle s'est mariée.

Datxê (Munduruku)

Excusez-moi, je suis rien. Je suis pas cacique. Je suis capitaine. Le capitaine est mort, aujourd'hui je le remplace. J'ai venu de loin faire des achats avec les missionnaires franciscains. Et pour demander des médicaments aux soeurs. Les religieuses sont très bon aussi. Elles sont toutes bon. J'ai venu du village de Muriçu, invité d'ici. On est venu de bon gré. On a beaucoup de travail, mais on fait une pause. Si c'était pas comme ça, ça serait une honte pour nous, surtout pour le capitaine.

Atanásio (Munduruku)

Le chef c'est le papa. Je viens à la place de notre père. Nous on habite en haut du Grand Etang. Il y a des familles là, seulement nous. Nous on fait tout: culture, chasse. Nous on habite au bord de l'étang.

Saú (Munduruku)

Je suis pas le chef, le chef c'est mon beau-père qui est pas venu. Quand j'ai quitté la maison, je savais qu'il y avait cette réunion. J'ai su qu'il y avait une réunion des indiens. Je savais qu'il y avait des gens d'ailleurs, nos amis. J'ai aimé voir des gens d'ailleurs. J'ai deux petits garçons qui ont été heureux de voir des gens d'ailleurs.

Mancoel (Karipuna)

Mes amis, quelques mots. Je suis très satisfait, ami des indiens brésiliens. Je pense que c'est très bien de se connaître et de s'unir. D'après moi, je ne suis pas contre le blanc. Nous ne pouvons pas empêcher le progrès de la nation, mais nous avons besoin de délimiter les terres pour éviter les querelles. Quand on ne peut pas dire: ceci est à moi, ceci est à nous, c'est difficile de lutter contre le civilisé. Ce fut un grand plaisir de vous connaître. C'est pour nous un grand progrès.

Geraldo (Galibi)

Mes amis, mes frères. Je connaissais pas tous ces frères avant d'arriver ici, au centre de l'Amérique du sud. J'ai été content de connaître nos besoins. Des promesses, il y en a beaucoup, mais ça suit pas. Je vais demander un médicament au chef de poste. Il dit: il y en a pas. Ou est-ce qu'il est alors? Il l'a vendu au blanc. Il y a beaucoup de civilisés. Ils passent avant nous. Nos grands-parents ils disaient toujours qu'il y avait beaucoup de gens de la même race que nous, mais je pensais jamais que je pouvais les rencontrer. La civilisation devrait pas agir comme ça. C'est pour ça que le blanc veut pas enseigner. Celui qui commence doit finir. Le civilisé nous chasse vers les terres pauvres à cause du fric. Nous sommes les maîtres de la terre, pas des hommes qui viennent de loin, de l'autre côté de l'océan, comme l'esclave noir d'Afrique. Ils sont riches avec nos richesses.

Aviré (Tiriyó)

Je comprends pas bien: chasser l'indien. La terre est grande, il y a beaucoup de fleuves: Marapí, Trombeta. Des autres tribus, les Tuyanana et d'autres que je connais pas. D'abord habiter ensemble. Grand-père racontait qu'il y avait beaucoup de tribus, qu'elles ont été dispersées. Maintenant je suis à la mission. D'abord j'avais pas d'habits. Maintenant que j'ai venu ici, j'ai commencé à mettre des habits. Frère Angélico recommandait de pas abandonner les choses d'autrefois. D'abord, je savais pas ce que c'était les habits, la chemise, les chaussures. C'est pour ça que j'en mettais pas. Question de terre, j'habitais ailleurs. Les autres, habiter par ici, habiter par là. Je conseille de pas voyager ici et là. Ils sont restés. Après d'autres hommes ont venu. Pas de problème de terre. Seulement là-bas, bien loin, pour les caraiba (12), les noirs du Suriname.

Nasau (Tiriyó, en montrant une carte qu'il a dessinée sur le sol)

On aime la terre qui est à nous. Il y a le village, la mission. Cette terre jusqu'à Marapí, on la veut pour nous. Vers le haut, les "requins" ont été jusqu'à l'embouchure du Rio Marapí. On veut pas qu'ils chassent de l'autre côté du Marapí. Le bétail envahit les terres. Le bétail c'est pas le Brésil. La mission rassemble le bétail. Le "requin" a abusé. Il est venu jusqu'à la mission. Le hollandais sert seulement à abuser de la femme des autres. C'est pour ça que j'en veux pas sur notre terre. Les noirs viennent, donnent du travail aux indiens en dehors et pendant que les indiens sont en dehors, ils abusent des femmes.

Hakái (Munduruku)

Je travaille au poste (13), récolte du latex, plantation et tout. Un peu malade. Difficile de travailler pour planter de tout: patate douce, manioc, banane; pour construire la maison, pour élaguer des perches, pour poser le chaume.

Txibaibou (Bororo)

On a beaucoup de problèmes dans la vie. J'ai pris l'initiative de

(12) nom donné aux européens des Guyanes (N.d.T.)

(13) de la FUNAI (N.d.T.)

faire une ou deux fois par an des réunions de tous les indiens. On a demandé aide à la mission et à la FUNAI pour voir si les indiens font des progrès. FUNAI doit aider. Je regrette beaucoup tous ces massacres qu'on entend parler à la radio: brutalités, enlever la terre, déplacer les gens. On est des gens comme les blancs, pas beaucoup différents. On sait moins. Eux, ils ont des camions, des avions. La police envoie des gens pour protéger le blanc, pas l'indien. Les autorités sont prêtes à envoyer la police quand il y a des bagarres avec l'indien, pour le châtier. Quand c'est l'indien qui est offensé, la police apparaît pas, ou alors c'est très difficile. La santé, la FUNAI est là pour protéger. Elle doit aider tout le monde pareil, pas regarder seulement le groupe le plus avancé. Les missionnaires défendent les indiens, mais c'est la FUNAI qui devrait le faire. Les prêtres n'ont pas été faits pour aider l'indien, mais ils aident mieux que la FUNAI. Rapports avec le blanc, pas bon. Rester indien, même civilisé. Vivre dans notre village. Ne pas cesser d'être indien. Nous sommes les premiers sur les terres ici, pas nous, mais nos ancêtres. L'indien est différent: déplacer l'indien c'est le maltraiter, c'est le tuer. Respecter l'indien. C'est pas un animal. L'indien est sensible. Déplacer les Krenakarore c'est un crime. (Intervention de Galibi: "quand le portugais a arrivé à Bahia, il a trouvé des gens. On a pas de queue, nous. On est pas du bétail. On est traité comme les noirs traitent le bétail.") Ceux qui ont pas encore eu de problèmes de terre, ils vont en avoir. Il faut d'abord avoir des garanties. Faire passer une route dans un village, c'est un crime. Pourquoi pas la dévier ? (14). Le Brésil est grand. C'est bien triste.

(14) Allusion aux grands projets de routes fédérales qui traversent les Parcs nationaux indigènes ou qui ne tiennent pas compte de l'implantation des gens (N.d.T.)

(Traduction DIAL - En cas de reproduction, nous vous serions obligés d'indiquer la source DIAL)

Abonnement annuel: France 140 F - Etranger 160 F
(avion: tarif spécial)

Directeur de la publication: Charles Antoine

Imprimerie: DIAL, 170 bd du Montparnasse, 75014 Paris

Commission paritaire de presse: n° 56249